

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

En effet, Guzman et Fernandez venaient de déboucher, à leur tour, au milieu des buissons, et paraissaient chercher à s'orienter dans ces terribles solitudes.

Ils aperçurent la petite troupe en même temps qu'ils étaient aperçus d'elle et ils éprouvèrent un tressaillement d'inquiétude. Toutefois, ils ne parurent pas songer à revenir sur leurs pas, et après une courte hésitation, ils se dirigèrent obliquement vers de nouveaux buissons où ils comptaient peut-être trouver une retraite.

— Vous avez raison, Martigny, s'écria Brissot d'un ton d'angoisse, ma fille n'est pas avec eux... qu'ont-ils fait de Clara et de miss Owens ?

— Nous allons le savoir, dit énergiquement Richard Denison ; messieurs, entourons-les... Il ne faut pas qu'ils nous échappent cette fois !

Et il s'élança vers eux, tandis que Martigny et Brissot manœuvraient de leur côté pour cerner les deux scélérats.

Ceux-ci s'efforçaient toujours de gagner le fourré, sans écouter les injonctions et les menaces ; mais ils reconnurent bientôt l'impossibilité d'y réussir. Alors, ils firent volte-face et s'adossant à une touffe d'épines, afin qu'on ne pût les entourer, ils se disposèrent à la défense.

Cependant leur contenance à l'un et à l'autre était fort différente ; tandis que le Mexicain Guzman montrait la sombre détermination de l'homme désespéré qui veut du moins vendre sa vie chèrement, don Fernandez laissait voir une agitation et une pâleur qui pouvaient donner des doutes sur son courage. Ils n'étaient pas non plus également bien armés ; Guzman, outre le coutelas appelé *machete* que les Mexicains portent habituellement à leur ceinture, n'avait qu'un fusil simple ; Fernandez, au contraire, tenait de chaque main deux excellents revolvers qu'il avait dérobés jadis dans le store de son maître et avec lesquels il pouvait ouvrir un véritable feu roulant contre ses adversaires.

— Brissot, cria Martigny tout en courant, chargez-vous de Guzman ; vous vous souvenez que c'est lui qui vous a passé la cravate de chanvre, lors de l'incendie du store... Moi, je me chargerai de mon excellent camarade, le marquis don Fernandez, avec lequel j'ai contracté aussi une petite dette à la même époque ; lui et moi nous allons arranger l'affaire entre gentils-hommes.

— Un moment, messieurs, prenez garde, dit Richard qui ne perdait pas son sang-froid ; ne les tuons pas ; il importe que ces hommes nous disent où ils ont caché...

On ne l'écoutait plus et le combat était déjà commencé. Fernandez, effrayé en voyant le vicomte venir impétueusement sur lui, n'avait pas attendu que son adversaire fût près de lui pour tirer. Les explosions se succédaient sans relâche. Martigny ne cessait d'avancer, sa carabine à l'épaule ; mais il ne tirait pas, se souvenant combien il importait de prendre Fernandez vivant, et il entendait avec un calme imperturbable une grêle de balles siffler à ses oreilles.

De l'autre part le combat ne fut pas aussi longtemps douteux. Brissot, excité par la vue de son mortel ennemi, s'avançait aussi sur Guzman en le tenant en joue avec son fusil ; cependant, préoccupé comme Martigny du désir de savoir ce que Clara était devenue, il ne se hâtait pas non plus de tirer. Quand il fut à vingt pas du Mexicain, il lui cria en français, oubliant que Guzman ne pouvait le comprendre :

— Misérable, dis-moi bien vite ce que tu as fait de ma fille, ou je te tue comme un chien.

Pour toute réponse, Guzman déchargea sur lui son unique coup de fusil. La balle vint frapper le canon de la carabine que tenait le négociant, et effleura un des doigts de Brissot.

Soit que la douleur causée par cette légère blessure l'emportât sur ses déterminations, soit qu'il éprouvât un moment de vertige et que sa main se fût convulsivement serrée, Brissot fit feu à son tour ; le Mexicain, frappé au front, tomba roide mort.

Richard, qui se tenait entre les deux groupes, prêt à secourir celui de ses deux compagnons qui se trouverait sérieusement en péril, dit à Brissot d'un ton de regret :

— Qu'avez-vous fait, monsieur ? Je comptais sur Guzman plutôt que sur l'autre pour apprendre des nouvelles de ces malheureuses jeunes filles :

— Je ne sais ce qui s'est passé en moi, balbutia Brissot épouvanté de son exploit ; mon Dieu ! il est donc vrai que j'ai encore tué un de mes semblables !

Et il parut près de défaillir. Richard accourait pour le soutenir, mais un regard jeté sur Martigny le fit changer de résolution ; voici ce qui s'était passé.

Nous avons dit que Martigny, sans songer à riposter, avait laissé don Fernandez décharger sur lui ses revolvers ; il avait continué de marcher sur l'Espagnol, dans l'intention de le désarmer et de s'emparer de sa personne. Son plan parut d'abord devoir réussir ; il eut le bonheur inouï d'arriver jusqu'à son ancien compagnon sans avoir été atteint par les coups de pistolet que l'autre lui tirait continuellement. Alors, jetant sa carabine devenue inutile, il se précipita sur Fernandez. Une lutte s'ensuivit, et en temps ordinaire, le vicomte, rompu à tous les exercices du corps, n'eût pas eu de peine à tenir en respect son adversaire, mais il avait oublié son excessive faiblesse et l'horrible douleur que lui causait sa blessure. Fernandez, au contraire, surexcité par la grandeur du péril, sentait ses forces redoubler ; aussi n'eût-il pas de peine à renverser Martigny. Dès qu'il l'eut terrassé, il appuya sur le front du vicomte le revolver qui lui restait, et se disposa à lui faire sauter le crâne.

Richard Denison vit le péril, et, portant vivement son fusil à l'épaule, il dit à Fernandez d'une voix forte :

— Épargnez-le, ou vous allez mourir aussi !

Fernandez parut hésiter ; mais la colère et la haine l'emportèrent même sur le sentiment de sa propre sûreté. Son doigt pressa la détente... on entendit un petit bruit sec, mais le coup ne partit pas ; sans doute la capsule était tombée pendant la lutte.

Toutefois, un accident de ce genre est facilement et promptement réparable avec un revolver. Fernandez n'eut qu'à relever le chien de son arme terrible pour avoir un nouveau coup à sa disposition, et cette fois Martigny semblait décidément perdu. Aussi Richard fit-il feu, et la balle, après avoir labouré la poitrine de Fernandez, vint lui briser le bras.

L'Espagnol poussa un cri sauvage et se renversa sur le sol ; Martigny profita de ce mouvement pour se remettre sur pied et s'emparer du revolver, dont plusieurs canons étaient encore chargés.

— Merci, monsieur Denison, dit-il avec son imperturbable gaieté ; je crois réellement que vous m'avez sauvé la vie... Mais nous voici bien avancés ; comment saurons-nous maintenant ce que nous souhaitons si ardemment de savoir ?

— Cet homme n'est pas mort, dit Richard en voyant Fernandez s'agiter sur le sable ; peut-être même n'est-il pas mortellement blessé.

— C'est un lâche qui ne trouve d'énergie que pour le crime, dit Brissot à son tour ; mais il peut encore parler. Il faut qu'il parle !... Scélérat, poursuivit-il en se penchant vers Fernandez, qu'as-tu fait de ma fille ?

Fernandez ne répondit pas d'abord et il continuait de se rouler sur le sable en poussant des cris de douleur ; enfin, il jeta sur son ancien maître un regard haineux.

— Vous ne le saurez pas, répliqua-t-il ; peut-être ainsi me vengerais-je des humiliations et des chagrins que j'ai supportés dans votre maison !

— Malheureux ! oses-tu te plaindre quand je t'ai comblé de bienfaits ?... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment... Encore une fois, qu'as-tu fait de ma fille et de son amie miss Owens ?

— Écoutez-moi, Fernandez, dit Richard Denison avec fermeté, votre blessure n'est peut-être pas grave ; si l'on vous donnait des soins immédiats, vous vivriez sans doute pour attendre la sentence solennelle qui sera prononcée sur vous à notre retour dans la colonie... Répondez à nos questions et vous aurez encore la chance favorable qu'un procès régulier laisse toujours aux accusés, si coupables qu'ils soient ; sinon je vais profiter des pouvoirs qui me sont conférés pour appeler la garde noire et donner l'ordre que l'on vous pendre sur-le-champ à l'arbre le plus voisin.

Cette alternative ainsi posée parut faire diversion aux souffrances de Fernandez, et réveiller dans son cœur cet instinct de la vie qui subsiste encore quand tout espoir semble impossible. Cependant, la haine, le désir de vengeance l'emportèrent sur ses irrésolutions, et il répondit avec effort :

— Agissez comme vous l'entendez... Tuez-moi vite, car je souffre horriblement.

— Clara ! où est Clara ? demanda Brissot d'un ton presque suppliant.

— Vous ne la reverrez plus... ni elle ni l'autre, l'Anglaise : elles sont mortes à présent.

— Misérable ! s'écria Brissot en levant la crosse de son fusil sur la tête de Fernandez, les aurais-tu assassinées ?

Richard retint le malheureux père qui, dans l'excès de son désespoir, allait frapper un ennemi sans défense.

— Fernandez, reprit-il, vous n'avez pu égorger froidement ces deux malheureuses jeunes filles ?

— Eh bien ! non, répliqua l'Espagnol ; mais leur mort n'est pas moins certaine, car nous les avons abandonnées dans les bois, et déjà sans doute... Mais vous ne saurez rien de moi. Laissez-moi mourir en paix.

La certitude que Fernandez et ses complices n'avaient pas attenté à la vie des deux jeunes filles avait un peu ranimé Richard et Brissot ; cependant, ils ne pouvaient s'expliquer la nature du péril dont elles étaient menacées en ce moment.

— Que veut-il dire, monsieur Denison ? demanda le négociant ; puisque ces coquins n'ont pas tué Clara et son amie, je ne comprends pas...

— Mais je comprends, moi ! s'écria Martigny avec un accent de terreur ; regardez autour de vous.

Depuis quelques instants l'air était devenu lourd et étouffant ; la lumière du jour avait pris des teintes étranges. L'odeur résineuse qui s'exhale des feuilles de maalis quand elles sont fortement échauffées se répandait dans l'atmosphère, tandis qu'un grondement sourd commençait à se faire entendre au loin.

Martigny, habitué à toutes les aventures de la vie des bois, ne pouvait se méprendre à ces signes équivoques, et il comprenait maintenant la panique de tous les animaux habitants du Maaly-Scrub. Cependant, Richard et Brissot, moins expérimentés en pareilles matières, ne savaient encore de quoi il s'agissait, quand une bouffée de fumée ardente s'engouffra sous les voûtes de la forêt et s'avança lourdement vers eux.

— Eh bien ! est-ce clair, à présent ? s'écria le vicomte ; ils ont mis le feu dans les maalis.

La terrible vérité apparut alors à ses compagnons ; elle devint plus évidente encore quand ils virent des